

arts

# la marche de l'explo



Courtesy Marian Goodman Gallery

Extrait du film  
de l'expédition  
de Pierre Huyghe  
en Antarctique

# rateur

## RENCONTRE AVEC PIERRE HUYGHE

Pour sa première exposition personnelle au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, l'artiste français revient de loin : de l'Antarctique, où il est entré en communication avec un mystérieux pingouin albinos. Mais aussi de Central Park à New York, où il a organisé un étrange concert-catastrophe.

Par Jean-Max Colard

La grande traversée : c'est la forme que prend depuis plus de quinze ans maintenant l'aventure lancée par l'artiste français Pierre Huyghe. Traversée des genres, des arts, éclatement des frontières, des cloisons. Depuis les remakes d'Hitchcock ou de Blanche-Neige jusqu'à ses expositions souvent miraculeuses à Venise ou New York, Huyghe aura mis du gaz rare dans le musée et de l'air raréfié dans nos paysages. Pour une pensée élargie de l'art.

### ENTRETIEN > Ton exposition au musée d'Art moderne de la Ville de Paris s'appelle *Celebration Park*. Pourquoi ?

*Pierre Huyghe* – Au départ, je devais mettre en scène l'idée floue d'un projet : la construction d'un "parc". Ce n'est pas le bon terme, car je le conçois plutôt sur le modèle de l'Exposition universelle. J'imaginai donc une collection d'expositions confiées à différents artistes, qui serait comme le pré-prototype de cet éventuel parc. Mais les choses ont bougé. Je présente un des prototypes du parc, un pavillon architecturé par François Roche dans lequel est diffusé le film d'une expédition en Antarctique. Le musée n'est pas un point d'arrivée, c'est juste un moment du projet. >>>

## arts

Pierre Huyghe, l'explorateur

**>>> Pourquoi ce désir de construire un parc, de sortir l'exposition du musée ?**

Ce qui m'intéresse, c'est de porter l'exposition, c'est-à-dire la mise en lumière d'une idée, dans plusieurs champs possibles. Ce voyage en Antarctique par exemple, est une forme d'exposition collective : je filme la mise en lumière de quelque chose. Pourquoi ? Parce que je ne pense pas qu'aujourd'hui dans ma pratique quelque chose puisse émerger de l'intérieur du champ de l'art tel qu'il se définit. Il s'est souvent vécu à part, il a revendiqué

**"Aujourd'hui, plutôt que me replier sur une approche critique, je préfère explorer les possibilités d'une nouvelle célébration du monde."**

une autonomie, un particularisme, comme s'il échappait aux règles du jeu, économiques, structurelles, historiques, qui construisent aujourd'hui notre réalité. Paradoxalement, ce monde de l'art est saturé de règles, et il n'est évidemment pas question d'en être dupe, mais cette lucidité m'incite à aller chercher ailleurs quelque chose d'autre, d'intensément autre. Sachant qu'à l'extérieur la télévision, l'opéra ou les parcs d'attractions sont aussi des mondes de contraintes, d'ailleurs plus explicites. Et dans ce mouvement de sortie, je me demande comment garder cette sensation de l'art, cette chose particulière, difficile à nommer, qui déborde le seul mot art, et dont les règles du jeu ne seraient pas déjà écrites.

**Tu prends beaucoup de précautions quand tu émetts des critiques négatives ou des doutes... Et d'une manière générale ton travail n'est pas vraiment "critique"...**

Non, et aujourd'hui plus que jamais, je préfère l'idée de la célé-

bration. Mais il ne faut pas la confondre avec le discours promotionnel ou publicitaire. La parole célébrative est à la fois usée par tout ça et en même temps elle est entachée de soupçons, elle est devenue douteuse. Et puis je ne pourrais pas me replier sur une approche critique du monde, je trouverai ça... critiquable justement, mais aussi mortifère, restreint, petit. Je préfère explorer aujourd'hui les conditions de possibilité d'une nouvelle célébration du monde. Par exemple, j'ai relevé dans le calendrier les jours non célébrés et j'ai demandé à des amis (artistes, architectes, anthropologues, danseurs) d'imaginer des motifs pour fêter ces jours. Cela se traduit par des posters qui parcourent l'exposition, une série d'instructions pour une parade.

**Tu as toujours eu cette envie de sortir du contexte artistique et de ses règles du jeu ?**

Oui, je crois que j'ai toujours senti une claustrophobie par rapport à ça. En 1993, j'ai fait *La Toison d'or* où des personnages d'un parc d'attractions fermé déambulaient dans la ville ; en 1997, j'ai monté à Dijon la chaîne Mobile TV, une exposition collective basée sur des protocoles temporels. Quand j'ai créé l'Association des temps libérés, il y avait l'idée de sortir des cadres temporels et spatiaux habituels de l'exposition, d'en faire non pas un point d'arrivée, mais aussi un point de départ. En 1995, j'ai eu une bourse d'aide à l'exposition et avec l'argent j'ai emmené les étudiants d'une école dans un voyage en bus d'une semaine (*Extended Holidays*). C'était une façon de sortir du contexte de la représentation, de ses règles habituelles, pour emmener des gens voir quoi ? L'idée de l'exposition. Une fois qu'on a vu l'idée, on peut envisager de ne pas la faire... Ce n'est pas tant une sortie géographique qu'une exploration des différents formats d'exposition.

**De ce point de vue, ton expédition en Antarctique est exemplaire de ce mouvement de sortie, de cette volonté d'être en situation d'explorateur...**

Un voyage immobile peut être tout autant exploratoire qu'une expédition lointaine. D'ailleurs, pour moi, cette expédition polaire relève d'abord d'un voyage intérieur. C'est une tentative d'aller chercher une idée et de la mettre en lumière, de l'exposer. C'est bel et bien ce mouvement vers l'ailleurs qui m'intéresse. Au départ, je me posais la question de savoir comment construire les conditions d'émergence d'une narration. Chaque lieu, chaque situation contient un coefficient de fiction, et j'essaie d'intensifier ces coefficients, de les faire émerger et de produire des suppléments de réalité. Donc je suis parti d'une hypothèse : il y a, ou plutôt il devrait y avoir une chose nouvelle qui apparaît. Au cours de lectures diverses, je vois qu'en Antarctique la fonte des glaces fait régulièrement apparaître des îles nouvelles, un nouvel ailleurs. Et j'entends aussi cette rumeur qu'il y aurait chez les pingouins un être unique...

**Et donc tu organises cette expédition polaire...**

Nous avons voyagé sur le bateau de Jean-Louis Etienne, le *Tara*, ex-Antarctica, c'est le plus grand dériveur polaire au monde, qui a été conçu pour être pris dans les glaces sans se briser. C'est un bateau à la Cousteau, il a une histoire, il est une sorte de personnage, et cela participe évidemment à la construction de cette fiction. Mais c'est aussi un bateau scientifique. Ça m'intéressait de prendre le véhicule du savoir pour le faire dériver du côté du non-savoir. On est partis l'an dernier, le voyage a duré un mois, avec dix-sept personnes à bord, des gens d'équipage, un camé-

## 6 œuvres majeures

**1994 : REMAKE**

L'œuvre qui a très vite imposé Pierre Huyghe comme une figure essentielle de l'art contemporain : un remake de *Fenêtre sur cour* de Hitchcock. Scène après scène, mais en vidéo et avec des acteurs anonymes.

**1997 : MOBILE TV, CONSORTIUM DE DIJON**

Apparue en 1995, Mobile TV est une télévision nomade qui circule avec son propre émetteur hertzien. Un lieu de recherche pour créer d'autres temporalités, pour inventer d'autres manières de vivre avec les images.

**2000 : ANN LEE**

Le nom d'une jeune fille, personnage oubliée des mangas, que Philippe Parreno et Pierre Huyghe rachètent à une firme japonaise et qu'ils font circuler auprès d'autres artistes comme Dominique Gonzalez-Foerster, Liam Gillick, Pierre Joseph... Devenue une icône, Ann Lee est surtout la figure type du personnage contemporain.

**2001 : LE CHÂTEAU DE TURING, BIENNALE DE VENISE**

Invité à représenter la France à Venise, Huyghe fait dériver le pavillon national du côté de 2001: *l'Odyssee de l'espace*, dans une exposition savamment orchestrée par un ordinateur façon Hal.

**2002 : L'EXPÉDITION SCINTILLANTE, A MUSICAL, BREGENZ**

Un navire de glace qui fond au fur et à mesure de l'expo, une scène de concert rock miniaturisée à l'échelle, une patinoire noire tout en haut du kunsthau de Bregenz. L'une des expériences artistiques les plus miraculeuses de Pierre Huyghe. Quand l'exposition devient une expédition pour le spectateur lui-même.

**2003 : STREAMSIDE DAY FOLLIES, DIA CENTER FOR THE ARTS, NEW YORK**

Invité à exposer au prestigieux DIA Center de New York, Huyghe investit une petite ville nouvelle de la banlieue middle-class et y invente de toutes pièces une tradition et une manière de la fêter. Construire de la fiction dans le réel, mettre de la célébration dans le monde : un pari poétique. **JMX**



Courtesy Marian Goodman Gallery

**Mêlé aux images de l'Antarctique, le concert à Central Park, sur la patinoire**

raman et aussi des artistes (Jay Chung et Q Takeki Maeda, Francesca Grassi, Xavier Veilhan, Aleksandra Mir...). Nous avons rencontré une énorme tempête, on a cassé la voile de stabilisation, un moteur, on a dérivé et finalement on a été pris quatre jours dans les glaces... Ensuite on a trouvé cette île, j'ai traduit sa topographie en sonorités et ça a constitué un appel, une musique, un sonar lumineux et sonore, comme une sorte de "rencontre du troisième type", pour attirer cet énigmatique pingouin albinos...

#### **Le film est-il le récit de cette expédition ?**

Pas vraiment, c'est une abstraction. En tout cas, ça n'est pas la représentation d'une idée. Je cherchais plutôt à produire quelque chose d'équivalent à cette réalité rencontrée. En ce sens, le film est une énigme complète, un point d'interrogation, il offre quelque chose qui est de l'ordre du non-savoir, de la complexité. Car la complexité est fragile, par essence. C'est un organisme, une nuée de fragments, avec des zones d'ombre, des points obscurs, et il est impossible de la simplifier, encore moins d'en faire une image. Mais comment maintenir l'ailleurs dans son altérité la plus intense, plutôt que de le ramener à du connu ? C'est la réflexion de Segalen sur l'exotisme : comment le traduire sans le coloniser ? Voilà ce qui m'intéresse, même si je sais que c'est difficile. Et même tragiquement impossible.

#### **Que vient faire dans l'histoire le concert que tu as organisé à Central Park ?**

A l'origine, ce devait être un opéra. J'ai essayé de faire le spectacle de cette expérience dans l'Antarctique, d'en produire une équivalence. C'était un événement public en octobre 2005, un spectacle qui se déroulait sur la patinoire de Central Park. La forme de l'île a été confiée à un compositeur qui l'a mise en musique, le concert symphonique a été joué devant un décor vide, avec seulement quelques icebergs noirs. C'est tout ce qui se passe, presque rien en somme ! Juste l'idée d'entendre une île.

#### **Mais je crois savoir que les conditions de tournage à Central Park ont été aussi extrêmes qu'en Antarctique...**

Oui, ce jour-là, il a plu à New York comme jamais en cent ans ! Tout est tombé en panne, à commencer par les lumières pré-programmées. Dans le film, les images de l'expédition en Antarctique se mêlent à cet opéra catastrophique, c'est ce qui rend les choses plus énigmatiques. Mais cette somme d'accidents m'intéresse, ça fait partie de la situation vivante. A la télévision, l'intervention hasardeuse des accidents donne cette chose surprenante qu'on appelle un bêtisier, qui est devenu ensuite un format télé à son tour très encadré. La télé-réalité vient de ça, de cette fascination du public pour l'émergence de la réalité au sein de la fiction très construite qu'est la télévision. J'essaie de ne pas normer cette émergence de réalité.

#### **Au fond, on attend des artistes qu'ils soient des explorateurs, et cela vaut aussi bien pour toi que pour un peintre. Ce n'est pas une question de voyage, mais bien de mouvement, de recherche...**

Absolument. Et c'est pourquoi je travaille souvent dans un certain péril. Mon lieu d'expérience, de recherche, c'est l'exposition, mais pas au sens traditionnel, avec une date fixe, un vernissage, une fin. Ce cadre-là est une impasse aujourd'hui. L'exposition est un espace de travail, et à vrai dire il n'y a que dans ce moment que les choses s'organisent, que les assemblages s'ajustent, c'est le moment où l'on commence à jouer. Pour cela, il faudrait m'accorder le musée pendant six mois, un an, et c'est impossible. Aujourd'hui, j'ai envie de travailler sur des longues durées. Je pense plus en termes de projet. ||

*"L'exposition, avec une date fixe, un vernissage, une fin, est une impasse aujourd'hui."*

*Du 10 mars au 23 avril, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, 75016 Paris, tél. 01.53.67.40.00, www.mam.paris.fr*

*DVD : Pierre Huyghe, Le Château de Turing, Biennale de Venise 2001, Les Presses du réel/Import, 25 €.*